

Manar Hammad, *Aux racines du Proche-Orient arabe, ou Manarades*, Paris, Geuthner, 2003, 337 pages.

[Compte-rendu paru dans : *Nouveaux Actes sémiotiques*, Pulim, 98-99-100, 2005]

Présenter les *Manarades* de Manar Hammad n'est pas chose aisée. Cet exercice académique ne se prête que fort peu au style délibérément non universitaire du livre. Celui-ci se réclame d'un genre littéraire nouveau, celui des écrits nés sur le réseau et pour le réseau électronique. Donc pas de note ou de notice bibliographique qu'on attendrait certes, étant données la spécialisation et l'érudition de certains thèmes abordés, mais qui, selon l'auteur, sont devenues hors de propos. Donc aussi un aspect fragmenté et kaléidoscopique. Mais qu'on ne s'y trompe pas, d'une part un fil d'Ariane nous guide, à savoir le problème du croisement des cultures, d'autre part, la rigueur et la méthode ne sont pas absentes. Le livre se présente en effet comme une série de courts essais sous-tendus par la sémiotique et nourris d'expérience et de culture (la liste des références, sous toutes sortes de formes, proposée à la fin du livre, est impressionnante). C'est ce qui rend ce livre original et passionnant : l'auteur est impliqué dans les sujets qu'il traite et il a impliqué des interlocuteurs (parmi lesquels, il y a ceux du net). Le lecteur lui-même est explicitement convié, au-delà de la lecture du livre, à ce dialogue des cultures.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit dans ce livre : la question de notre culture, de ses formes, de leur genèse, et même plus précisément celle du contact entre les cultures. Ni le Proche-Orient, ni l'Orient ni l'Occident considérés en eux-mêmes, ni la Tradition ni la Modernité, mais ce qui se passe entre les deux, dans l'intervalle. Ce qui se passe quand on met en relation, à travers le temps ou l'espace, des traditions, des savoir-faire, des manières d'être et leurs traces matérielles, textuelles ou autres, des façons de parler et de penser, en un mot des cultures.

Dans un premier temps, une sensation, une impression, une parole, une rencontre, une lecture. Et cela dans les domaines les plus variés : l'agriculture, la technologie, l'architecture, la nourriture, la mort, la religion, les manières de table... les sujets abordés étant conditionnés par le système de valeurs que l'auteur apprécie. Puis,

l'auteur cherche à articuler cette expérience la plus immédiate et la plus vivante du sensible à celle de l'intelligible.

Pour faire advenir le sens, on rapproche des données séparées dans l'espace et/ou le temps, on les confronte. Alors apparaît comment une forme d'objet renvoie à une autre : un temple à un temple d'il y a trois mille ans, un rite d'il y a trois mille ans à une coutume actuelle, un rite syrien à un rite japonais, une locution actuelle à une locution mésopotamienne, etc. Et de leurs similitudes ou de leurs contrastes surgit un sens inédit, un sens qui, hors de cette mise en relation, n'aurait été aucunement saisissable. Et parfois même surgit la signification d'un geste dont on avait oublié qu'il avait pu signifier quelque chose.

Par exemple, dans la correspondance commerciale échangée entre le père (établi à Alep) et l'oncle (établi à Beyrouth) de l'auteur, les lettres se terminaient invariablement par la formule que l'on peut traduire par "que cela soit connu". Formule vide de sens (à l'auteur, alors jeune, qui demandait des renseignements sur la signification de cette formule, était répondu que "c'est ainsi que l'on écrit"). Ou plutôt formule vidée de son sens. Jusqu'à ce que l'auteur, à l'occasion d'une mission archéologique à Mari (sur l'Euphrate) découvre la formule conclusive d'une lettre de Mari datant du XVIII^{ème} siècle avant J.C. : "que mon seigneur le sache". Certaines choses traversent donc la durée, l'espace, les changements linguistiques et les bouleversements politiques. Ces choses sont constitutives de la culture sur la longue durée. Elles font partie de ce qui nous façonne et conditionne notre manière de faire et de penser.

Plusieurs expériences témoignent ainsi d'un lien direct avec la Mésopotamie antique et avec son système de valeurs. Ainsi en est-il, entre autres, du pain ou de l'eau. A propos de ce dernier exemple : inscrite en filigrane au tréfonds du vocabulaire de la langue arabe, nous retrouvons une taxinomie archaïque de l'eau dont les premières manifestations écrites remontent à la civilisation sumérienne. Nous avons des raisons de supposer que cette distinction remonte, par delà Sumer, à la révolution néolithique même, ce changement radical dans la manière d'être qui fit passer l'homme de l'état de prédateur à l'état de producteur.

C'est la circulation des mots et des idées entre cultures, la question de l'interaction culturelle qui sont au cœur de la réflexion : l'analyse de l'architecture en

témoigne tout particulièrement. A propos des façades à colonnes : les réalisations assyriennes, explique l'auteur, ont dû être empruntées par les Grecs, et plus tard ce modèle fut ramené par les architectes hellénistiques et romains : “ si cette hypothèse s'avérait exacte, nous tiendrions ici l'exemple d'un échange culturel, dans le domaine de l'architecture sacrée, ayant fait un aller-retour Orient-Occident-Orient. D'autres échanges similaires ont dû avoir lieu. Il suffit de les chercher et de les repérer. On tend à ne pas les voir si la problématique générale des échanges interculturels n'est pas posée *a priori* ”.

Mettre en relation, mais non réduire la différence : par exemple, l'analyse du sens de “ fête ” en arabe et en latin met en lumière deux univers culturels différents : “ Je me contenterai de repérer les différences afin de construire la seule variété de savoir qui soit objective et scientifique : celle qui est fondée sur la comparaison et les oppositions distinctives ”. Dialogue, confrontation, comparaison, correspondances, analogies, tels sont les mots-clés qui guident la réflexion de l'auteur, en quête d'un point de vue qui donne sens à la multiplicité du monde, sa surabondance, ses pôles attractifs et ses zones répulsives... Mais bien sûr, découvrir le sens de tout cela, c'est nous comprendre nous-mêmes : en étudiant sa propre culture, le sujet ne se limite pas à élargir le champ de ses connaissances, il porte au niveau de sa conscience ce qu'il véhiculait déjà dans son, il met au jour ce que l'auteur appelle “ notre sédimentation culturelle ”, en reconnaissant nos héritages romain, grec, assyrien, araméen, amorrite, égyptien, hittite...

Pour finir, Eric Landowski se demandait dans la préface : “ comment du sens s'articule-t-il à partir de ce qui n'est tout d'abord que de l'ordre du sentir ? ”, ce que Manar Hammad formulait de la manière suivante : “ comment être à la fois pleinement le sujet impliqué et le sujet observateur ? ” A la lecture de ces essais, qui se situent entre sémiotique, sémantique, anthropologie, grammaire comparée (comment ne pas penser parfois au Benveniste du *Vocabulaire des Institutions indo-européennes*), etc, la réponse, nous semble-t-il est dans l'œil de l'architecte. L'architecte qui observe : ainsi, à propos du sanctuaire de Nīha : “ Aucun dégagement n'a été entrepris. Il faut avoir l'œil exercé de l'architecte pour reconstituer, à partir de ce chaos, un beau temple distyle in antis placé sur un podium dit phénicien. ” Mais c'est aussi l'architecte qui établit les relations et fait advenir ce sens inédit. Cela nous rappelle les remarques de Chadwick à propos de

Ventris, le génial déchiffreur du linéaire B, qui, précisément, était lui aussi architecte : “ L’œil d’un architecte ne voit pas dans un bâtiment une simple façade, un assemblage décoratifs et fonctionnels : il voit au-delà de l’apparence et sait distinguer les traits essentiels du dessin, la structure des parties, la charpente de l’ouvrage. C’est ainsi que Ventris était capable de discerner dans la confondante diversité des signes mystérieux de cette écriture les schémas et les constantes qui révélaient la structure cachée. ”¹ Cette qualité, cette capacité à faire advenir les correspondances, l’unité, de saisir l’ordre sous l’apparence de la confusion, est la marque de la démarche de Manar Hammad dans ses *Manarades*.

Isabelle Klock-
Fontanille
Université de Limoges

¹ *Le déchiffrement du Linéaire B : Aux origines de la langue grecque*, Paris, Gallimard, 1972, p. 17.